

Voilà jusqu'où il était descendu, voilà où l'avait conduit sa méthode ! Ce n'était pas celle de Chateaubriand, il s'en faut bien ! Chateaubriand croyait, au contraire, qu'il n'y a profit pour personne à étaler les fautes secrètes d'autrui, ni même les siennes. Il écrivait cela de Rome à Joubert, en 1803, après la mort de M^{me} de Beaumont. En lui annonçant qu'il s'occupait d'écrire ce qu'il appelait les *Mémoires de ma vie*, il lui disait :

« Soyez tranquille ; ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau ; ce c'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher... mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur ; un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes faites pour être laissées derrière le voile. Que gagnerait la postérité à la reproduction de ces plaies que l'on retrouve partout ? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine ¹. »

1. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 362-363. Le lecteur est déjà prévenu qu'en ce qui regarde les œuvres de Chateaubriand nous renvoyons, dans les références, à l'édition Garnier (12 volumes in-8°, plus 6 volumes consacrés aux *Mémoires d'outre-tombe*). Voir plus haut, avant l'Introduction.

Ce sont là de belles et nobles paroles, pleines de pitié, d'élévation et de vérité.

Sainte-Beuve ne comprenait rien à cette réserve. Tout au contraire, il se faisait une loi de l'indiscrétion, au moins à propos d'autrui, et il y poussait les autres à l'occasion. Une femme, dont nous apprécions plus loin les singulières confidences, M^{me} de Saman, lui ayant communiqué quelques pages de ses *Mémoires*, où elle compromettait Chateaubriand avec elle dans ses scènes d'oubli et de folie, il la remercia avec effusion d'avoir fait passer sous ses regards un manuscrit si « curieux », et il osa ajouter ce conseil, dont on serait heureux de douter, s'il ne l'avait lui-même livré au public : « Rendez à sa mémoire (il s'agit de Chateaubriand), le service de publier un jour, et sans l'altérer, sans le masquer de faux noms, — ce qui dérouté et désintéresse le lecteur, — le chapitre que vous me faites lire en ce moment ¹. »

L'avis a été suivi, son correspondant ne demandant qu'à le suivre. Mais lui-même n'avait pu attendre que ces pages étranges vissent le jour : il en avait tiré à l'usage de ses lecteurs, sous le nom d'*extrait*, tout ce qui lui avait paru de plus friand, c'est-à-dire de plus risqué.

Il s'empressait d'ajouter, il est vrai, que le chapitre était plus long et qu'il n'en donnait que la seule partie qu'on l'eût autorisé à reproduire, comme si le reste eût été plus grave encore. Mais ce n'était qu'une feinte, une feinte qui lui permettait de

1. Chateaubriand et son groupe, t. II, p. 452.

joindre, à la médisance par révélations douteuses, la médisance par sous-entendus plus que douteux.

Et tout cela, sous couleur de littérature ! On voit sans peine où le système peut aller ! Supposons un écrivain qui, avec les mêmes tendances que Sainte-Beuve, ait un goût moins décidé pour toutes les délicatesses de l'art, et le pas qui reste à faire se fera : la critique ne sera plus qu'une province de cette chronique scandaleuse, qu'on ne lit que sous le manteau et où vont se repaître, dans l'ombre, toutes les malsaines curiosités.

*
*
*

Je sais bien que des taches réelles déparent souvent les renommées les plus brillantes ; « il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ». Mais, on l'a dit, qu'est-ce qui obligeait M. Sainte-Beuve à se faire le valet de chambre de M. de Chateaubriand ? Serait-ce le pur amour de la vérité ? Est-il donc sûr que ces mesquines révélations fassent gagner à l'histoire autant qu'elles font perdre à la littérature ? Si elles ôtent quelque chose au plaisir d'admirer, ajoutent-elles, en revanche, au profit de savoir ? Sait-on mieux, grâce à elles, ce qu'il importe de ne pas ignorer en histoire ?

Il est permis d'en douter. Voltaire écrivait de La Beaumelle : « Il débite sur les maréchaux de Villars, de Villeroy, sur les ministres, sur les femmes, des historiettes ramassées dans les cabarets¹. » Même quand on les ramasse ailleurs, ces historiettes

1. *Dict. phil., Histoire*, 3.

restent toujours un peu suspectes, surtout si le conteur semble vraiment trop s'y complaire. Il en est de lui alors comme de ces perpétuels médisants, grands fureteurs et nouvellistes intarissables, qu'on écoute peut-être volontiers et non sans quelque plaisir, mais dont on ne prend guère au sérieux le malveillant bavardage. Qui donc, écrivant l'histoire, aurait jamais la tentation de puiser à cette source ?

A propos de *Chateaubriand et son groupe*, certains écrivains sévères ont parlé avec irrévérence de la manie de l'auteur pour les anecdotes. D'après eux, quand Sainte-Beuve en trouve d'authentiques, il leur fait un accueil empressé, et il excelle à leur donner du piquant. Mais, s'il en manque, il n'est pas de ces sots scrupuleux, qui n'osent se permettre sinon d'en inventer de toutes pièces, du moins d'aller en chercher n'importe où, à la condition d'en dissimuler l'origine, qui en trahirait l'incertitude et leur enlèverait toute autorité.

Que ces lecteurs inquiets aient raison, ou qu'ils aient tort, il n'importe. Ce qu'il faut constater, c'est qu'ils sont en défiance : état d'esprit regrettable pour l'auteur qui le fait naître, et que ces révélations intempérantes produisent tout naturellement. Dès lors, de quelle lumière peuvent-elles éclairer ceux qui cherchent à se faire sérieusement une opinion ? Ils n'osent s'en autoriser, les jugeant incertaines. A quoi donc sont-elles bonnes ? A quoi servent-elles ? A moins qu'on ne regarde comme un profit les vagues soupçons qu'elles répandent sur le caractère d'hommes célèbres, dont le talent honore l'humanité.

Les novellistes qui les propagent sont vraiment trop sujets à caution : personne n'est tenu de les croire sur parole, particulièrement si leurs récits tournent à la satisfaction d'une de leurs rancunes, ou à l'honneur d'une idée qui leur est chère. On peut toujours craindre alors qu'ils ne les aient arrangés à leur guise et tirés dans leur sens.

Mais en les supposant même incapables de cette faiblesse, combien est petite souvent l'autorité de ce qu'ils racontent ! Si la médisance a passé par plusieurs bouches, il est bien difficile de savoir exactement ce qu'elle était à l'origine ; car c'est d'elle, plus encore que de la renommée en général, qu'on peut dire qu'elle grandit et se développe, à mesure qu'elle marche. *Vires acquirit eundo*¹.

On se rappelle la page éloquente de Beaumarchais sur la calomnie, dans le *Barbier de Séville* ; elle est vraie aussi de la médisance :

« D'abord un bruit léger, et rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse à l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable ; puis, tout à coup, je ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclaire et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus*

1. Virgile, *Énéide*, livre IV, 175.

universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait¹ ? »

Ce tableau est justement célèbre. Que l'auteur ait appuyé un peu sur le pinceau, la perspective de la scène l'explique. Mais la vigueur des métaphores n'empêche pas qu'il n'ait dit vrai, au fond. Ce sont assurément de bien pauvres auxiliaires de l'histoire que ces propos méchants, qui volent de bouche en bouche. Ils nuisent à la vérité beaucoup plus qu'ils ne lui profitent.

Et même quand on les tient directement de ceux qui les ont jetés dans le public, ils ne sont pas toujours dignes qu'on s'y arrête. On sait que Sainte-Beuve sollicita vivement et qu'il obtint l'honneur de fréquenter le salon de M^{me} Récamier, où Chateaubriand, alors dans tout l'éclat de sa renommée, — c'était après 1830, — tenait, pour ainsi dire, sa cour. Il vit là l'illustre écrivain, qui s'abandonnait peu, même dans ce cercle d'amis ou d'admirateurs. Il raconte néanmoins qu'un jour Chateaubriand fit une assez longue déclaration sur ses croyances, et il la rappelle². Était-il présent lui-même ? On le penserait à l'entendre, mais il ne le dit pas expressément. Si cette déclaration était absolument authentique, elle prouverait simplement que l'ancien disciple des philosophes incrédules éprouvait, de temps en temps, comme des retours offensifs de l'incrédulité, qui ne parvenaient pas à le vaincre, ou, selon l'expression chrétienne, des tentations contre la foi, dont sa foi triomphait, mais sans réussir à les éloigner pour toujours.

1. *Barbier de Séville*, acte II, scène VII.

2. *Oper. cit.*, t. II, p. 394.

Seulement une question se présente d'elle-même à l'esprit du lecteur, qui n'arrive pas à la résoudre : comment Sainte-Beuve, ou celui dont la conversation l'a inspiré, a-t-il pu retenir ces quinze lignes *mot pour mot*? Car les mots sont ici d'une importance extrême. Changez-en deux ou trois, et le passage pourra être cité dans un sens contraire, comme le témoignage d'un parfait croyant, dont toutes les puissances de croire sont occupées et satisfaites par la foi. Il faut donc qu'on ait fidèlement reproduit, après trente ou quarante ans, non pas seulement l'ensemble, qui est irréprochable, mais tous les détails et jusqu'aux expressions mêmes!

Ce sont là des prodiges de mémoire invraisemblables. D'ailleurs, pourquoi ne pas l'avouer? La mémoire et la volonté vivent trop près l'une de l'autre pour que la première ne cherche pas à faire plaisir à la seconde. Dès qu'elle hésite sur un trait ou sur un terme, — et l'hésitation se comprend après un si long intervalle, — il est naturel qu'elle se décide spontanément, comme à son insu, pour celui qui plaît à la faculté voisine. En d'autres termes, l'œil, qui distingue mal à cette distance, croit aisément voir ce qu'il désire; un goût trop vif pour les historiettes, surtout pour les historiettes piquantes, peut conduire facilement à dénaturer un souvenir ou une confidence.

Sainte-Beuve a cédé à ce penchant, dans une circonstance où sa mauvaise étoile voulut qu'il fût pris en flagrant délit par l'intéressé lui-même. Il s'agissait d'un écrivain connu, dont il avait publié ce qu'il appelait « une bonne fortune », en s'ap-

puyant inexactement sur un entretien avec lui, et sans prendre la précaution qu'il a prise pour Chateaubriand, celle de le laisser mourir. C'est un accident désagréable pour le critique, mais fort instructif pour le lecteur.

Xavier de Maistre écrivait donc à la vicomtesse de Marcellus, le 18 juillet 1839 :

« Avez-vous lu ma biographie par M. Sainte-Beuve?... J'avais dit une fois à cet indiscret que personne, à la cité d'Aoste, ne craignait de voir le lépreux, et que je lui avais fait plusieurs visites avec une dame à qui je faisais la cour. Mais je n'ai pas parlé de rendez-vous qui n'existerent jamais... C'était une jeune veuve indépendante, la plus belle de la cité d'Aoste, et y jouissant d'une assez jolie fortune. Je lui avais fait la cour pendant trois ou quatre ans dans l'espoir d'en faire ma femme, mais elle en préféra un autre; voilà en quoi consiste ma « bonne fortune », que l'on publie dans les « deux « mondes. »

Ce bavardage mensonger irritait d'autant plus l'écrivain qu'il avait l'air d'en être le premier auteur, et que la personne, ainsi accusée faussement d'inconduite, vivait encore, entourée de l'affection et de l'estime de tous¹.

1. Il écrivait à M. le marquis d'Oudinot que Sainte-Beuve l'avait « dégoûté des littérateurs et de la littérature ». Et il ajoutait, comme dans les lettres à M^{me} de Marcellus et plus vivement encore :

« Il me fait donner des rendez-vous, chez mon honnête lépreux, l'impudent! Voici ce qui a donné lieu à cette fable :

« J'ai vu deux fois à Paris l'auteur de cet article. Il me demanda si l'on ne craignait point d'approcher du lépreux. Je lui répondis que non et que je lui avais fait souvent des visites avec une jeune

Aussi deux ans après, en 1841, son nom ayant été prononcé dans la presse, Xavier de Maistre entretenait de nouveau la vicomtesse de Marcellus du travestissement qui avait été fait de ses paroles, et dont il ne pouvait prendre son parti, et il priait M. de Marcellus de « démentir solennellement cette ridicule invention d'un folliculaire déhonté ».

Le mot est dur ; on y sent l'homme blessé que sa colère emporte. Mais le fait demeure, et il n'est pas pour donner beaucoup de crédit à la foule indiscrete des menus propos médisants que Sainte-Beuve aime à se donner pour cortège. Pourquoi les autres ne seraient-ils pas comme celui-ci ? Soit préoccupation d'une thèse trop sympathique, soit penchant extrême au trait piquant et au détail scandaleux, soit incertitude des témoignages successifs, qui souvent dénaturent les bruits en les propageant, soit enfin simple défaillance de mémoire, il y a bien des raisons pour que vos petites histoires m'inspirent quelque défiance.

C'est du moins ce que je me dis en les lisant. Elles me laissent donc nécessairement sceptique, surtout dès qu'elles se trouvent en contradiction avec des documents écrits, authentiques et irrécusables. A moins que je ne commette la folie de leur donner la préférence, au point de vue de la vérité quel intérêt avez-vous à m'en faire part, et qu'ai-je gagné à les apprendre ?

dame qui le protégeait. Les rendez-vous sont de son invention. Cette femme était veuve et libre et n'avait pas besoin de se cacher. Elle existe encore ; que pensera-t-elle, si elle lit cela, de ma fatuité presque octogénaire ? D'autant plus qu'il a l'air d'écrire sous ma dictée. » De Saint-Pétersbourg, le 18 août 1839.

Vous avez manqué de justice envers un personnage illustre, voilà tout !

*
* *

C'est là, en effet, un autre grief contre cette méthode : elle n'est pas équitable à l'égard de ceux dont elle s'applique à relever les misères. Car en réunissant toutes ces misères dans une sorte de tableau raccourci, elle donne une idée fautive de leur vie : elle les fait plus inconséquents ou plus coupables qu'ils ne le furent en réalité. Sainte-Beuve cite, en ayant l'air de l'approuver, un fragment de lettre, qui pourtant le condamne :

Chateaubriand « s'est beaucoup contredit, je le sais bien », lui écrivait son correspondant. « Qui de nous, en ces temps disparates, ne s'est contredit autant que lui ? Et comment voulez-vous que l'on écrive et que l'on imprime durant trente années sans se contredire ? L'unité de la vie ne se rencontre que dans la brièveté des jours ¹ ».

C'est peut-être beaucoup dire. Pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, en particulier, nous ferons voir qu'en ce qui touche la Religion il ne s'est jamais démenti. Mais il est bien vrai qu'en général, sauf des exceptions glorieuses, une longue vie d'homme n'est pas à l'abri des contradictions, surtout de celles qui naissent de la faiblesse morale, entre la raison qui voit le droit chemin et la volonté qui refuse parfois d'y marcher. Le bien et

1. Chateaubriand et son groupe, t. II, p. 394.

le mal se mêlent en nous et dans nos œuvres, l'un faisant pardonner l'autre. Voilà un homme qui a longtemps vécu, et parmi des périls sans nombre, dont sa vertu n'a pas triomphé toujours. Il ne fait guère que porter, après tout, le commun fardeau de la faiblesse humaine. Mais, pour le malheur de sa renommée, un historien anecdotique s'attache à lui : il note avec soin toutes ses défaites ; il s'y arrête, il y appuie, il y revient, il s'applique à leur donner du relief, sans en omettre aucune ; il les connaît toutes. Car c'est le sort des personnages célèbres, que nulle de leurs aventures ne demeure ignorée, aujourd'hui surtout que tant de gens, et de tout sexe, éprouvent le besoin de laisser des Mémoires, ou écrivent des lettres charmantes, qu'on se fait un devoir de publier après leur mort. En dépit qu'ils en aient, ils habitent la fameuse maison de verre de Socrate : rien de ce qu'ils font n'évite les regards du public. Vienne donc un écrivain zélé, qui recueille avec vigilance, sans laisser perdre quoi que ce soit, tout ce qui leur est échappé de répréhensible, dans le cours de leur vie, du commencement jusqu'à la fin, il fera dire : « Quel spectacle abominable, grand Dieu ! que de désordres ! quels hommes ! Assurément il y a peu de vies aussi scandaleuses. »

— Peut-être seulement y en a-t-il peu d'aussi bien connues.

Mais en admettant même que les personnages, dont on jette ainsi au vent tous les secrets, aient eu plus de passions malheureuses ou moins de force morale que le commun des hommes, encore

faudrait-il donner de leur conduite une idée juste et ne pas augmenter l'effet déplorable de leurs fautes en les accumulant. Leur vie n'est pas immaculée, soit ! Si vous pouvez y découvrir quatre ou cinq taches dans l'espace d'un demi-siècle, c'est trop pour leur vertu, j'en conviens. Mais en vous occupant toujours de ces taches, vous amenez à croire qu'elles sont plus nombreuses et qu'elles ne furent pas dans leur vie un accident, regrettable sans doute, mais en somme un accident ; ils ont l'air d'avoir vécu dans un désordre perpétuel. C'est une sorte d'iniquité à l'égard de leur mémoire.

C'en est une autre de ne jamais rien dire, ou à peu près, de leurs bonnes actions ; et ce tort est naturel à la méthode. Qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, les novellistes ont toujours cette tendance. En voit-on un dont les indiscrètes découvertes aient pour objet des vertus cachées qui fuient le jour ? Ces secrets-là n'ont rien de piquant ; ils ne prêtent pas aux fines malices ; ils ne caressent pas certains mauvais penchants du cœur. Et on les néglige pour s'occuper presque exclusivement des autres.

Chateaubriand, on le sait, ne put prononcer son discours à l'Académie : Napoléon le trouva dangereux. Il y parlait, comme d'un de ses rêves, de « l'alliance entre l'Honneur et la Liberté ». Sur quoi Sainte-Beuve écrivait en 1849 : « Au chapitre xx^e de ses *Réflexions politiques*, il développera ce texte, et toute sa vie publique, sauf les zigzags, en fut le commentaire¹. »

1. Chateaubriand et son groupe, t. II, p. 107.

Evidemment, il serait tout à fait injuste de n'insister que sur les *zigzags*. Or, c'est précisément ce que Sainte-Beuve a fait lui-même, au point de vue religieux et moral, surtout dans les notes qu'il a ajoutées à la première rédaction de son ouvrage. Il s'est laissé entraîner sur sa pente; il a donné dans le travers familier aux médisants. Il en résulte que l'impression qu'il laisse est injurieuse pour Chateaubriand. Il peint sa figure de profil, en ne montrant que ce qu'elle a d'irrégulier. L'image n'est pas ressemblante; le procédé du peintre l'a enlaidie et déformée; c'est une preuve nouvelle qu'il est mauvais.

Il faut donc condamner cette critique inquisitoriale, qui offense la justice, ne profite pas, nous l'avons montré, à l'histoire, et dont la littérature a aussi le droit de se plaindre.

Mais enfin, telle qu'elle est et quoi qu'on en pense, dans quel esprit Sainte-Beuve en a-t-il usé envers Chateaubriand? On va voir qu'il est loin de l'avoir appliquée, comme il convient à un critique, avec une sympathique impartialité.

§ 3. — LA MALVEILLANCE DE SAINTE-BEUVE

Que Sainte-Beuve soit malveillant pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, ce n'est pas contestable. On a parlé de son « pessimisme chicaneur et vétilleux¹. » Le mot est juste. Pour qui étudie de près

1. De Loménie (*Correspondant*, 25 oct. 1861).

son livre, il ne s'inspire pas d'un sentiment favorable, tout au contraire; et les preuves abondent. En voici quelques-unes.

Vient-il à signaler un « pamphlet » contre l'écrivain? Il se garde d'y rien blâmer; en retour il en cite avec plaisir ce qui lui semble frapper le plus juste, et il conclut d'un certain air engageant, et comme ravi de la leçon que Chateaubriand vient de recevoir : « Il y a du bon dans cette petite brochure¹. »

On sait que, par suite de circonstances qu'on verra plus loin, les relations de Chateaubriand avec sa jeune femme furent rares, trop rares, jusqu'en 1804. Pourquoi ajouter encore à la réalité? Or, à propos d'un voyage que l'auteur du *Génie du Christianisme* fit en Bretagne, dans sa famille, Sainte-Beuve avance qu'il n'avait pas revu sa femme depuis dix ans. La vérité, c'est que deux ans auparavant, dès sa rentrée en France, en 1800, il l'avait informée de son retour, et qu'elle était venue le voir à Paris avec ses sœurs. Il a raconté lui-même la scène :

« M^{me} la comtesse de Marigny, ma sœur aînée, me chercha la première, se trompa de rue et rencontra cinq MM. Lassagne, dont le dernier monta du fond d'une trappe de savetier pour répondre à mon nom². M^{me} de Chateaubriand vint à son tour. Elle était charmante et remplie de toutes les qualités propres à me donner le bonheur, que j'ai

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 110.

2. *Lassagne* était le nom d'emprunt qu'il avait pris, son nom véritable, son nom d'émigré, pouvant être encore un péril.

trouvé auprès d'elle, depuis que nous sommes réunis. M^{me} la comtesse de Caux, Lucile, se présenta ensuite. »

Le critique se trompe donc certainement. On aimerait mieux, en vérité, que ce ne fût pas au préjudice de son auteur.

*
* *

En 1838, Chateaubriand, citant une parole élogieuse, dite par Napoléon sur lui à Sainte-Hélène, ajoutait : « Pourquoi n'avouerais-je pas qu'elle chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ? »

Ce mot scandalise Sainte-Beuve. Il rappelle que la même plume avait été violente autrefois à l'égard de l'Empereur ; il écrit : « C'était bien la peine de crier au Néron et de faire le Tacite pour en venir à une telle conclusion ¹. »

Quand le nouveau Tacite criait au Néron, c'était en 1807. S'il se trouvait lui-même alors dans la fougue de l'âge, l'Empereur était, de son côté, dans tout l'éclat de sa puissance. Il fallait du courage pour le braver. Il n'en aurait fallu guère en 1838, dix-sept ans après sa mort ! Chateaubriand était du reste alors septuagénaire. Son sang avait eu le temps de se refroidir ; il avait passé l'âge des violences. Et comment oser enfin reprocher à un homme de s'élever au-dessus de l'injustice des partis, pour apprécier un grand adversaire à sa valeur et se sentir honoré par ses éloges ?

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 101-102, en note.

Puisqu'il plaît à Sainte-Beuve de rapprocher ainsi deux mots de dates diverses et de les opposer l'un à l'autre, il aurait bien dû se souvenir de ce qu'il pensait lui-même, en 1834, de certains endroits des *Mémoires d'outre-tombe*, dont il venait d'entendre la lecture ? Par exemple, à propos de la généalogie des Chateaubriand, l'auteur s'excuse, tout en la publiant, et demande qu'on lui pardonne « d'avoir été contraint de s'abaisser à ces puériles ré citations ¹ ». Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, non seulement Sainte-Beuve lui pardonnait, mais il le félicitait d'avoir consigné ces détails de famille, qui l'avaient beaucoup intéressé, lui, Sainte-Beuve ! Or, plus tard, dans les *Causeries du Lundi* ³, il eut occasion de parler des mêmes pages, et il en parla bien différemment. Il accusa nettement l'écrivain d'avoir cédé à une infatuation nobiliaire.

A ce moment-là, Chateaubriand dormait sur le rocher du Grand-Bey, dans sa sépulture hautaine. En 1834, au contraire, il était encore de ce monde, et il exerçait un véritable empire sur l'opinion. Par où l'on voit que, s'ils manquent parfois de persévérance, l'un et l'autre, Chateaubriand et Sainte-Beuve n'en manquent pas toujours de la même manière. Le premier injurie les puissants sur le trône et les honore quand ils ne sont plus. Il arrive au second de les flatter pendant leur vie, et de les attaquer après leur mort.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 13.

2. 15 avril 1834.

3. *Causeries du Lundi*, t. I, p. 416-417.

*
* *

N'a-t-il pas été jusqu'à contester l'influence littéraire de Chateaubriand sur des hommes connus, qui avaient déclaré eux-mêmes avoir trouvé leur inspiration dans ses œuvres ?

« En 1810, raconte Augustin Thierry, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputâmes le livre. Il fut convenu que chacun de nous l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là je feignis de m'être fait mal au pied, et je restai seul à la maison. Je lisais, ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'études, et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. J'éprouvai d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination ; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie, et de sa rencontre avec une armée de Franks.

« J'avais lu dans l'histoire de France à l'usage des élèves de l'École militaire, notre livre classique : « Les Francks ou Français, déjà maîtres de

« Tournai et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus
« jusqu'à la Somme... Clovis, fils du roi Childéric,
« monta sur le trône en 481 et affermit par ses
« victoires les fondements de la monarchie fran-
« çaise. » Toute mon archéologie du moyen âge
consistait dans ces phrases et quelques autres de
même force, que j'avais apprises par cœur. *Fran-
çais, trône, monarchie*, étaient pour moi le commen-
cement et la fin, le fond et la forme de notre his-
toire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces
terribles Franks de M. de Chateaubriand, « *parés*
« *de la dépouille des ours, des veaux marins, des*
« *urochs et des sangliers, de ce camp retranché avec*
« *des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands*
« *bœufs, de cette armée rangée en triangle, où l'on*
« *ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux*
« *de bête et des corps à demi nus*¹. » A mesure que
se déroulait, à mes yeux, le contraste si dramatique
des guerriers sauvages et du soldat civilisé, j'étais
saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit
sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque
chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis,
et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répé-
tai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le
pavé :

« Pharamond ! Pharamond ! Nous avons com-
« battu avec l'épée. Nous avons lancé la francisque
« à deux tranchants.... »

« Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif
pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune

1. *Les Martyrs*, livre VI.